

Littérature > **RUSHDIE S'ANNONCE** Actes Sud a acheté les droits du prochain Salman Rushdie, *The Golden House*. Il sortira en septembre dans les pays anglo-saxons, la traduction sera disponible en France en 2018. Ce 13^e roman est un thriller politique, les tribulations d'un jeune cinéaste dans les années Obama, avec l'irruption d'un « tyran maquillé et aux cheveux colorés » selon l'éditeur Jonathan Cape.

Patrimoine > **RIMBAUD VENDU** Un manuscrit autographe de Rimbaud du poème *La rivière de Cassis* (1872), offert à Verlaine un an avant leur brouille, a été acquis 283 500 € par un acheteur inconnu lors d'une vente chez Sotheby's Paris. Le lot de dessins *Plaisirs du jeune âge*, légendés de sa main, a été préempté à 118 750 € par le musée de la ville natale du poète, Charleville-Mézières.

Polémique > **CÉLINE À CHARGE** Le livre fait débat ces jours-ci : le philosophe Pierre-André Taguieff et l'historienne Annick Durauffour publient *Céline, la race, le Juif* (1180 pages, Fayard). L'ouvrage entend rétablir « la vérité historique » face à « la légende littéraire » : Céline a été un collaborateur engagé et non un simple spectateur, on ne doit plus distinguer l'écrivain de « l'antisémite obsessionnel ».

LES GENS

ASLI ERDOGAN
« Le cauchemar peut recommencer »



Asli Erdogan. OZAN KOSE/AFP

APRÈS 132 JOURS en détention provisoire, la romancière turque Asli Erdogan s'est confiée à l'AFP à Istanbul. Accusée d'appartenance à une « organisation terroriste », elle risque toujours la prison à vie pour avoir collaboré au journal prokurde *Ozgür Gündem*, fermé ; le procès doit reprendre le 14 mars. Elle ne peut quitter le territoire.

« Bien sûr que j'ai peur » de retourner en prison, « le cauchemar peut recommencer à tout moment. » « Mon travail littéraire s'inspire largement de mes traumatismes passés. Je pense que tout ce que j'écrirai sera marqué par l'ombre de la prison [...] Je dois dire au monde entier à quel point ce procès est injuste et kafkaïen [...] J'ai toujours dit que le danger réel qui guette la Turquie n'est pas la charia mais un régime totalitaire. Je crains que ma lecture soit malheureusement en passe de se réaliser [...] Je dois rester en Turquie si je veux garder mes liens émotionnels avec cette langue. Mais l'expérience que j'ai vécue m'a clairement montré que mon destin n'était pas entre mes mains. Je suis sûre que s'ils veulent se débarrasser de moi, ils me feront comprendre que je dois partir. »

A l'époque, Donald Trump a hérité de la société immobilière paternelle mais pas encore construit la Trump Tower. L'Amérique qui l'éliera 40 ans plus tard (227 des 254 comtés du Texas votant pour lui) existe déjà : celle de la nostalgie d'une grandeur perdue, d'un « destin manifeste » fourvoyé, celle du protectionnisme, des armes, du machisme, de la supériorité blanche, surtout celle des laissés-pour-compte.

L'ère de l'engraissement

Le déclassé social (downward mobility, ou selon l'auteure « comment l'on passe de l'immigrant qui réussit à l'immigrant qui échoue ») est le sujet de Jane Kramer (née en 1938). Elle est une figure du « nouveau journalisme » qui mène le genre aux franges de la littérature dans la lignée de Tom Wolfe, Truman Capote... Les reportages au long cours sont réunis en livre - pour celui-ci elle recevra le National Book Award, catégorie « non-fiction narrative ». Habituelle correspondante du *New Yorker* en Eu-



Jane Kramer. STEPHEN SHORE



A part les spectacles de rodéo, que reste-t-il de la culture cow-boy ? JASON CONNOLLY/AFP

rope, Jane Kramer s'immerge en 1977 dans la « panhandle » (la pointe nord-ouest, la pointe de la poêle que dessine l'Etat du Texas) et dans la vie d'un cow-boy - « l'homme que j'appelle Henry Blanton ». Pour incarner l'icône américaine par excellence, il n'en est pas moins, la quarantaine venue, un homme perdu, désabusé, archaïque, en marge. Le propriétaire du bétail habite à

JANE KRAMER Portrait

Solitude du cow-boy

A la fin des années 1970, une reporter du *New Yorker* chronique au Texas la déchéance d'un mythe américain. Le livre vient d'être traduit.



Le dernier cow-boy, un portrait, Jane Kramer, traduit par Ina Kang, éditions du sous-sol, 174 pages, 18,50 €

ces derniers temps, ils étaient empreints de désespoir ».

A l'Est, les pêcheurs

Le portrait que Jane Kramer fait de Henry, alcoolique et bagarreur, n'est pas aimable. La fracture, que l'élection de Trump a remise au jour, n'est pas nouvelle : l'Ouest profond vu (avec condescendance ?) par l'Est intellectuel - dont le cow-boy vitu-père en retour la décadence morale. Henry déteste les hippies, les communistes, les Kennedy qui se promènent nus chez eux (sic) et les Noirs (quoiqu'il y ait alors encore des cow-boys noirs au Texas).

Henry est conservateur et chrétien - de son éducation il a retenu que les humains ont été créés parfaits, de la main de Dieu, même si l'on peut concéder que les vaches puissent évoluer par croisements. À la fin, privé par le rancher d'un deal lucratif, Henry castre les trois taureaux vagabonds d'un voisin (scène que l'écrivain texan Larry McMurtry jugea très invraisemblable). Et il perd le peu qui lui restait, son credo : « Bien se comporter ». Poor lonesome cow-boy. ■ FRANÇOIS MONTPEZAT

CAMILLE EMMANUELLE Lettre à...

Dans les coulisses du « mommy porn »



Camille Emmanuelle. GUILLAUME LANDRY

Journaliste spécialiste des questions de sexualité, Camille Emmanuelle fait le grand écart. De l'essai sur le sexe qui libère la femme à la *Lettre à celle qui lit mes romances érotiques, et qui devrait arrêter tout de suite*. Jubilatoire.

L'ADRESSE EST DIRECTE, franche et bourrée d'humour. Camille Emmanuelle envoie sa *Lettre...* à sa chère lectrice qu'elle nomme Manon. Pourquoi pas Rachida, d'ailleurs ?

L'auteure a écrit sous pseudo pas moins de 1 080 000 signes soit une douzaine de romances érotiques. Un genre qui a explosé avec la saga *Cinquante nuances de Grey* de E.L. James - huit millions d'exemplaires vendus en France. Un(e) Français(e) sur huit en a acheté un ; dans le monde, 130 millions de ventes. Se sont engouffrés les éditeurs classiques ou numériques - Hugo & Cie, J'ai Lu, Harlequin (évidemment), Robert Laffont, Prisma... Tous ont voulu leur sex-seller.

« Le Monsanto de la littérature érotique »

La journaliste lève le voile sur l'arrière-boutique du genre. Ses diktats, ses ingrédients qui façonnent une vision politique, voire une idéologie, du rapport entre hommes et femmes. Après l'émancipation des années 70, l'heure est à la régression morale, l'intolérance et

l'exclusion. Les mommy porns (pornos pour maman) sont une arme de soumission massive de la femme à « l'homme blanc, dominant, riche, musclé, performant sexuellement et pénétrant. La femme est blanche aussi ; pauvre, pénétrée, elle attend qu'un homme la comble sexuellement (et si possible la comble aussi de cadeaux). » Courte mais vive, la démonstration est imparable. L'autoflagellation jouissive car l'auteure a le sens de la formule. « Manon, je n'ai pas écrit des mommy porns mais bien des "Zemmour porns", réacs et bêtifiants. Je suis un peu le Monsanto de la littérature érotique. Alors que je suis une féministe, j'ai contribué à délivrer aux femmes des messages extrêmement vieillots sur leur corps, leur vie, leurs rêves, leurs fantasmes. » Avant que sa lettre ne sorte aux éditions Les Échappés, celles de *Charlie Hebdo*, Camille Emmanuelle qui travaille sur les cultures porn et queer, le genre et le féminisme, avait publié *Sexpowerment, le sexe libère la femme (et l'homme)* (Anne Carrière, 2016). Le récit de l'écriture de « littéra-

ture cucul » ne fait pas jouir mais beaucoup rire, comme l'espérait l'auteure. Son éditrice s'offusque quand dans une scène l'héroïne se caresse, demande de changer le personnage du « meilleur ami hétéro », en « meilleur ami hétéro », rappelle les pratiques sexuelles autorisées et les (nombreuses) interdites, la traite presque de vieille car elle cite Madonna et pas Miley Cyrus. La rencontre avec Esparbec, auteur de littérature pornographique respecté, est tout aussi croustillante.

Relire Anaïs Nin

Les fantasmes par essence libres sont prêts à consommer, le rapport de soumission de la femme perdure. Pas de sperme à l'horizon ni d'humour liquide... C'est sale ! *Les Femmes qui lisent sont dangereuses*, titraient Laure Adler et Stefan Bollmann dans un essai historique. Invitons Manon et tant d'autres lectrices/eurs à (re) lire les textes lesbiens d'Anaïs Nin, source de découvertes sur des plaisirs humains infinis. Sus à la sexualité de Barbie et Ken, haro sur un monde de hétéro-normé. ■ VENERANDA PALADINO

CHIKA UMINO Manga

L'enfant de la maison shogi

C'est une œuvre toute de douceur, de sourires et de mélancolie que livre Chika Umino avec *March comes in like a lion*, récit d'apprentissage sur fond de shogi.

DE CHIKA UMINO, on connaissait le goût des rapports humains drôles et compliqués grâce à *Honey and Clover*, sa première série notable publiée dans l'Hexagone. Avec *March comes in like a lion*, la mangaka franchit une étape et abandonne les terres du shōjo pour livrer un récit toujours fondé sur la description de savoureuses tranches de vie mais en offrant une vraie profondeur dans l'étude des sentiments. Le décor, c'est le shogi, le jeu d'échecs japonais qui occupe les journées du protagoniste, Rei Kiriyama. Âgé d'à peine 17 ans, le champion a perdu ses parents et vit une relation complexe avec la famille qui l'a adopté. C'est elle qui structure sa relation au sport et aux autres, qui l'enferme dans un isolement de plus en plus difficile à supporter. Le récit suit sa renaissance au monde, servant une riche galerie



March comes in like a lion, Chika Umino, Kana Big, Tomes I et II disponibles le 17 février, 7,45 €



© CHIKA UMINO 2008 / HAKUSENSHA.

de personnages secondaires aux caractères ciselés et capables d'une bonne humeur salataire sous des cieux tourmentés.

En douze tomes au Japon

Pour ne rien gâcher, le trait, certes surprenant et un peu chargé, échappe aux poncifs du genre. Chika Umino enrichit son travail d'instructives parenthèses dévoilant des aspects souvent méconnus du shōgi, notamment sur sa place dans la société nipponne. Bardé de récompenses, le seinen, publié depuis 2007, a obtenu le grand prix culturel Osamu Tezuka en 2014. À l'heure actuelle, douze tomes sont disponibles au Japon. Les deux premiers, très attendus, débarquent simultanément en France. ■ NICOLAS BLANCHARD